

Isabelle Tremblay

LA FICTION DE MADAME DE GENLIS, ESPACE D'INTERROGATION
SUR LA VERTU

RELIEF 7 (1), 2013 – ISSN: 1873-5045. P 19-32

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-114612

Igitur publishing

© The author keeps the copyright of this article

Le genre romanesque constitue un espace propice où s'interroger sur un sujet d'actualité au dix-huitième siècle : la vertu. Au lieu d'orienter la destinée de ses héroïnes vers l'expiation de leurs fautes, Mme de Genlis insiste plutôt sur l'autonomie et évite de faire des principes émis par l'ordre social les balises de la conduite de ses héroïnes. Comment les personnages féminins sont-ils amenés à réaliser leur potentiel, à agir en fonction de l'idée qu'ils se font de leurs rôles et de leur identité ? Quels recours sont à leur disposition ?

À une époque où les femmes se voient assigner le rôle de gardienne des valeurs morales et des bonnes mœurs, fonction que les livres de conduite et les manuels de civilité mettent de l'avant (Linton, Bérenguier), plusieurs romanciers privilégient la dimension sacrificielle de la vertu, mettant l'accent sur le combat intérieur, l'« arrachement à soi, [le] dépassement de la nature » (Mauzi, 603) qu'elle implique, de même que sur sa dimension altruiste qui l'apparente à un « dessaisissement de soi au profit des autres » (Mauzi, 581). Marie-Jeanne Riccoboni, Françoise de Graffigny et Isabelle de Charrière qui, à travers leurs romans, dénoncent la morale réduisant la vertu féminine à la chasteté et faisant en sorte que « l'homme n'obéit pas aux mêmes lois que la femme, et qu'il a tendance à abuser des droits que lui attribue la société » (Ku-

lessa 2004, 214), rompent avec cette tradition. Pour sa part, Mme de Genlis propose une solution plus subtile pour remédier à cette injustice. Dans le combat qu'elle livre non pas pour contester l'ordre établi, mais pour amener ses lectrices¹ à se soumettre à la raison plutôt qu'à l'amour, elle met en scène des personnages féminins vertueux, non pas grâce au sacrifice, mais au long travail sur soi nécessaire pour s'estimer.

Harpiste distinguée, romancière, essayiste, mémorialiste, pédagogue et gouverneur des enfants du duc de Chartres, Caroline Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, marquise de Sillery, comtesse de Genlis, dont l'œuvre ne compte pas moins d'une centaine de titres (Reid, 254), occupe une place de choix dans la société des Lumières. Ennemie des Philosophes, des Révolutionnaires, mais aussi du pouvoir royal², peu appréciée par les journalistes qui lui reprochent le tissu de vérité et de fiction dont se composent ses romans historiques³, puis accusée de conservatisme moral⁴, elle est considérée comme une adversaire de la pensée réformatrice qui se développe au dix-huitième siècle au même titre que d'autres auteurs des Lumières catholiques, telles que Mme Leprince de Beaumont et Mme Cottin, et n'a obtenu qu'une petite place au sein de l'histoire littéraire⁵. Cette pédagogue qui estime que l'« on verrait sur la terre une étrange confusion et de terribles soulèvements, si l'on pouvait établir parmi les hommes une parfaite égalité de lumières » (1820, 43-44) propose de modestes réformes pédagogiques certes, mais le souci de mieux préparer les femmes à affronter la réalité la distingue de ses confrères. Dans un effort de conciliation des valeurs des Lumières et des dogmes chrétiens, Mme de Genlis fait l'apologie de la bonne conscience, dont l'*Encyclopédie* fait la promotion⁶. Une filiation se dessine entre la pensée spirituelle de Pascal, la fiction de Mme de Lafayette, qui « affirme la capacité des femmes à exercer la raison et à faire des choix moraux » (Mathieu, 82), les écrits de Rousseau, qui défendent l'importance de l'introspection pour connaître le bonheur⁷, et les romans de Mme de Genlis où sont récompensées les héroïnes fidèles à elles-mêmes.

Afin de se prononcer sur une éventuelle évolution dans la pensée de Mme de Genlis, il importe de considérer sa production romanesque prérévolutionnaire et postrévolutionnaire. De l'*Histoire intéressante de madame la duchesse de C**** (1783), initialement comprise dans *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation* (1782), à *Inès de Castro* (1817), en passant par *Les vœux téméraires* (1798) et *La Duchesse de la Vallière* (1804), la vertu procède d'une satisfaction individuelle et personnelle, c'est-à-dire d'une « conscience pure », pour reprendre l'expression de l'héroïne des *Vœux téméraires* (1798, II, 188). Les étapes

marquantes du parcours qui conduit les personnages féminins de Mme de Genlis à adhérer à ce qu'Isabelle Brouard-Arends appelle une « éthique personnelle forgée par l'expérience » (192), c'est-à-dire un principe d'intégrité issu d'un savoir pratique, laissent deviner un nouveau traitement de la condition des femmes. Alors qu'on juge le plus souvent conformiste cette antiphilosophie déterminée à récrire l'*Encyclopédie* dans une perspective chrétienne, Mme de Genlis témoigne d'un esprit critique face à l'ordre établi, d'une attitude nouvelle à l'égard de la religion en plus de reconnaître aux femmes un pouvoir de décision. Comment les personnages féminins sont-ils amenés à réaliser leur potentiel, à agir en fonction de l'idée qu'ils se font de leurs devoirs et de leur identité, et à s'affermir dans leurs résolutions ? Quels recours sont à leur disposition ?

L'expérience, moteur de la vertu

L'éducation que défend Mme de Genlis, qui porte la marque de l'influence de Rousseau, mais aussi de Mme de Maintenon et de Fénelon, témoigne d'une confiance en l'enfant. Soucieuse de promouvoir un programme d'éducation où se rejoignent morale, exercice physique, instruction pratique et intellectuelle, Mme de Genlis favorise « l'équilibre psychologique de l'individu et le développement harmonieux de toutes ses aptitudes » (Laborde, 81-82). Convaincue que les défauts que l'on remarque chez l'enfant sont imputables aux mauvais exemples qu'il reçoit et à la formation lacunaire de ses précepteurs, Mme de Genlis développe dans la *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance* (1801) une formule qui responsabilise l'enfant et qui perfectionne sa capacité naturelle de réflexion. Le second dialogue est fort explicite à ce sujet : la mère répond à sa fille : « Tâchez toujours avant de questionner de deviner toute seule ce que vous voulez savoir » (1801, 105). Le programme didactique que propose Mme de Genlis favorise l'autonomie intellectuelle. Bien que la formation morale qu'elle dispense soit ancrée dans le christianisme, elle n'est pas tributaire d'une application systématique des préceptes religieux ni même d'une connaissance approfondie des Écritures. Au contraire, elle met l'accent sur la raison et la réflexion qui « peuvent seules produire la vertu » (1787, 314) aux yeux de Mme de Genlis.

Dans ses romans, la vertu connaît un traitement similaire et s'inscrit dans un programme plus large visant à favoriser l'intégrité individuelle. On peut soutenir, à l'exemple de Nicolas Brucker, que Mme de Genlis est « moins chrétienne que déiste, moins tournée vers le sauveur que vers la conscience

morale, [que] cette religion génère une éducation plus individualiste qu'il n'y paraît » (277). La prière, la solitude, l'amour maternel et la bienfaisance procurent à ses héroïnes la confiance en soi, les engagent à poser des gestes concrets dans le but d'assumer leur vie et leur font prendre conscience de leur valeur personnelle.

Depuis la publication des *Pensées* (1670) de Pascal, il est bien connu que la religion a le mérite de réconcilier l'homme avec lui-même, comme le démontre le passage suivant de l'édition de Port-Royal, désormais « banni des éditions modernes » (81) observe Francis Mathieu :

Car il est vray que c'est une des merveilles de la Religion chrétienne, de réconcilier l'homme avec soi-mesme, en le réconciliant avec Dieu ; de luy rendre la vue de soy-mesme supportable ; et de faire que la solitude et le repos soient plus agréable à plusieurs, que l'agitation et le commerce des hommes. (1670, 201)

Sous la plume de Mme de Genlis, la religion continue de remplir une fonction conciliatrice. Faute de pouvoir se retirer dans la solitude du couvent parce que son amant, le Roi Soleil, le lui a interdit, la duchesse de La Vallière s'aménage un espace intime à l'étage qu'occupent ses domestiques. Au milieu de son prie-Dieu, du portrait de sa mère et de la croix de cristal dont celle-ci lui avait fait cadeau, elle se réserve un moment de prière tous les matins pour apaiser sa conscience. L'introspection et le recueillement la convainquent d'être toujours digne de Dieu. Le projet de se faire carmélite qu'elle y nourrit lui inspire la « paix intérieure » (1804, II, 174) et la remplit d'un « bonheur inaltérable » (1804, II, 180). Dans l'intimité de son cabinet de prière, elle se réconcilie avec son passé. Prétexte pour être seule, la religion est invoquée dans la mesure où elle favorise un retour sur soi et une évaluation de conscience.

Au moyen de la prière, les personnages féminins se ménagent un moment de solitude qui leur permet d'acquérir la confiance en soi nécessaire pour connaître le sentiment de réalisation qui caractérise la vertu. Le rêve, le chant et la prière gardent la duchesse de C*** en vie dans le souterrain où elle est enfermée pendant neuf ans par son époux faute de lui avoir révélé l'identité de son amant. À l'effroi, à la colère et à la haine se substituent l'espoir, le calme, la tranquillité et même le pardon. Et qui plus est, l'héroïne se dit guérie : « un baume salutaire guérissait subitement toutes les blessures de mon cœur » (1783, 80), affirme-t-elle. Nous pouvons donc affirmer avec Claire Jaquier que « la peur semble lever les résistances et l'opacité du sujet et lui ouvrir les

portes de l'inconnu » (149). Tout inhibitrice soit-elle sur le plan physique, la peur régénère le « pouvoir d'invention imaginaire » (Jaquier, 151), ce qui permet aux personnages féminins de composer avec la solitude. Si le corps de la duchesse de C*** est soumis à la faim, à la soif, au froid, au silence et aux ténèbres, son âme demeure libre, lui permettant de survivre et même de songer à l'avenir. En effet, elle pense sa liberté en termes de retraite loin de Rome pour se consacrer à Dieu. La femme qui s'est « accoutum[ée] à être seule » (185), pour reprendre une expression de Mme de Puisieux, survit, s'estime et envisage même l'avenir d'un œil positif. En unissant sa fille à son amant après sa libération, cette héroïne dont la « santé parfaite » (1783, 108) ne laisse deviner aucun regret est loin de se sacrifier et de s'empêcher d'aimer comme le soutient Mary Trouille (267). Au contraire, elle est désormais libre de s'occuper « chaque jour » à « bénir le ciel et du bonheur qu'[elle] goûte et même des maux qu'[elle] a soufferts » (1783, 109), une conduite conforme à ses valeurs et à ses désirs. Cette résolution rappelle le refus de la Princesse de Clèves qui tourne volontairement le dos au « divertissement », pour reprendre l'expression de Pascal, de même qu'à la galanterie qui a pénétré la société mondaine jusqu'à en devenir un « habitus » (Viala, 137). Alors que les Précieuses du siècle précédent trouvaient dans la galanterie le moyen de faire respecter leur sexe, Mme de Genlis en dénonce le code qu'elle juge comme un carcan asservissant qui étouffe l'individualité.

À son tour, chassée par son époux du domicile conjugal au terme d'une série de malentendus ayant entaché sa réputation, l'héroïne des *Vœux téméraires* (1798) ne se réconcilie avec la vie qu'au bout d'un long travail sur elle-même loin de la société mondaine dans la solitude du Derbyshire. À son arrivée, elle supporte difficilement son exil ; elle craint le calme et le silence qui sont pour elle sources de terreur. Son séjour se déroule ainsi jusqu'à ce qu'elle prenne conscience de sa valeur personnelle. Elle comprend qu'elle peut se réaliser autrement qu'à travers l'amour et que, contrairement à ce qu'elle pensait jusqu'alors, sans ce dernier, la vie ne se réduit pas à une « insipide végétation » (1798, II, 13) :

Jusqu'alors je n'avais existé que pour un unique objet, j'avais placé toute ma gloire dans sa seule opinion; mais en me détachant de lui, ma sensibilité se replia sur moi-même; je déplorai la perte de ma réputation, et je m'étonnai même d'y avoir si peu réfléchi et d'en avoir été si peu affectée jusqu'à ce moment. (1798, II, 1-2)

La solitude la dispose à l'introspection qui lui permet de « démêler ce qui se passait en [elle] » (1798, II, 28). La réflexion et la prise de conscience de sa valeur propre l'engagent à défendre sa réputation. Elle rentre à Londres déterminée à convaincre son époux de son innocence. Confiante, elle parle désormais avec fermeté et confond son audience avec « l'assurance, la fierté, le bonheur, [...] l'air serein et le ton de confiance » (1798, II, 146-147) qu'elle témoigne. Convaincue des bienfaits de la solitude, elle choisit de s'exiler en France après la mort de son époux. Sainville, un Français, remarque sa sérénité, sa sagesse, son calme et sa joie. Il distingue en elle une « sécurité frappante, une noble fierté, une élévation d'âme » (1798, I, 146) et va même jusqu'à lui reprocher d'« [être] paisible » (1798, III, 151) lorsqu'elle refuse de l'épouser. Il est clair que l'expérience de la solitude lui a permis d'acquérir la confiance en elle nécessaire pour s'affirmer et devenir indépendante.

Les personnages féminins connaissent le bonheur de la bonne conscience au prix de l'amour dont ils sont conduits à faire le deuil. Fidèles à eux-mêmes et à leurs principes, ils sont « parfaitement heureu[x] » (1783, 109). Résolue d'honorer le serment de fidélité éternelle qu'elle prononce sur la tombe de son époux après s'être réconciliée avec lui, l'héroïne des *Vœux téméraires* (1798) se protège contre l'amour qu'elle regarde désormais comme un « orage passager » (1798, III, 195). Bien que le sentiment qui l'attache à Sainville qu'elle aime malgré elle lui fasse regretter son serment de fidélité éternelle⁸, en se recueillant dans son cabinet de prière auprès des cendres de son époux, elle recouvre une « résolution déterminée, inébranlable » (1798, III, 68) et « regagne sa propre estime » (1798, III, 70). Inchangé, son mode de vie ne laisse deviner aucun regret : elle continue de sortir, de se promener, de peindre, de jouer de la musique et même d'être « aussi heureuse [qu'elle] puisse être » (1798, tome 3, 105). Sur les instances de son ami, le baron de Verceuil, qui lui représente l'état mortel de Sainville, et peut-être aussi pour se racheter d'avoir causé la mort du comte d'Elby, un ancien ami amoureux d'elle, elle se dédit et consent à se remarier. L'inquiétude, la tristesse et l'abattement dont elle souffre désormais montrent bien qu'il est plus difficile de sacrifier sa propre estime que son amour. Après avoir trahi sa promesse, ne serait-ce qu'en marquant l'intention de se remarier, elle n'a plus aucune raison de vivre.

À l'inverse de l'amour dont les héroïnes font le deuil pour se réaliser, la tendresse maternelle nourrit leur quête spirituelle. Seules des nouvelles de son enfant raniment la mère qui, séparée de lui, perd jusqu'à la foi⁹. Déterminée à se laisser mourir de faim dans sa prison, la duchesse de C*** se résout à vivre

pour assister sa mère, à distance, dans la tâche d'élever sa fille : « je pris soin de ma vie : l'idée que mes prières et ma résignation attireraient sur ma mère et sur ma fille toutes les bénédictions du ciel [...] eut le pouvoir de ranimer et de soutenir mon courage » (1783, 68), convient-elle. En se vouant à la prière, cette mère malheureuse continue de nourrir sa tendresse filiale et maternelle, l'unique sentiment d'affection qu'elle est encore capable d'éprouver et qui, en comparaison à l'amour, peut seul la déterminer à s'attacher à la vie et à accepter son sort.

Dans *La duchesse de La Vallière* (1804), c'est encore la tendresse maternelle qui décide l'héroïne à se consacrer à l'unique projet susceptible de lui rendre sa bonne conscience, soit la retraite au couvent. Alors que l'affection du Roi Soleil, sa puissance, son triomphe et même sa santé l'empêchaient de remplir sa vocation, l'amour maternel qu'elle pourra goûter pleinement après qu'elle aura prononcé ses vœux vient à bout de tous les obstacles :

En me consacrant à Dieu j'acquerrai tous les droits de la maternité; indigne de guider ma fille en restant auprès d'elle, j'instruirai sa jeunesse du fond de ma solitude; ce n'est qu'en rougissant que j'ose dans ce palais lui parler de la vertu ! (1804, II, 171)

Au nom de l'amour maternel, les personnages féminins que met en scène Mme de Genlis survivent, combattent et assument leur vie, ne serait-ce qu'en renonçant au monde.

Tandis que la prière, la solitude et l'amour maternel favorisent un retour sur soi bénéfique à la quête de vertu, la bienfaisance engage les héroïnes à assumer leur vie à travers des gestes concrets. Pour l'héroïne des *Vœux téméraires* (1798), faire le bien constitue le moyen idéal pour tromper son chagrin, pour se valoriser auprès de son entourage et pour donner un sens à son existence. Les actes de charité qu'elle pose lui donnent la satisfaction de décider de sa vie : « je suis parvenue enfin, par degrés, à goûter une tranquillité indépendante des événements, et qu'il n'est plus au pouvoir des hommes de détruire ou d'altérer jamais » (1798, II, 225), écrit-elle à la dernière phrase de son histoire. Pour sa part, la duchesse de la Vallière se tourne vers la bienfaisance pour convaincre son entourage de sa valeur. Aux prises avec la honte que lui inspire l'opinion publique, elle se tourne vers la charité pour recouvrer une bonne opinion d'elle-même. Contrairement à l'héroïne des *Vœux téméraires* (1798) à qui la bienfaisance sert de ressourcement, la duchesse de la Vallière n'y voit qu'une faible compensation pour modérer ses remords. Lorsqu'elle se dé-

pouille de presque tous ses biens et qu'elle renvoie ses domestiques, elle nourrit l'espoir que sa modestie et sa générosité rappelleront le Roi auprès d'elle :

Elle ne pensait pas sans une joie secrète que cette simplicité rappellerait au roi avec quelle répugnance elle avait jadis reçu ses dons, avec quelle modération elle en avait joui. Enfin, se disait-elle, il comparera ces appartements avec ceux de madame de Montespan ; il réfléchira, malgré lui, sur la différence de nos caractères ! ... (1804, II, 127-128)

La bienfaisance n'est pas désintéressée dans les romans de Mme de Genlis et la charité n'est pas motivée par l'intention d'« accorder un avantage au bonheur d'autrui sur [son] bonheur propre » (Mauzi, 580). Au contraire, elle constitue un recours important pour s'estimer. C'est l'opinion d'Inès de Castro : à l'idée d'améliorer le caractère du Prince du Portugal, elle se représente le « bonheur d'exercer un si noble empire » (1817, 18) et songe au « service » (1817, 52) qu'elle rendrait à sa patrie, de même qu'à la gloire et au « charme délicieux » (1817, 90) que lui procurerait un tel acte de vaillance.

La vertu, une quête solitaire

Dans tous les romans étudiés, le désir que marquent les héroïnes de faire correspondre leur conduite à l'idée qu'elles se font de la vertu est incompréhensible pour leur entourage. La combativité et la persévérance dont elles font preuve rompent avec les attentes qui pèsent sur elles. Bien que son mode de vie ne déroge pas à l'ordre établi, l'héroïne des *Vœux téméraires* (1798) fait l'objet de soupçons et de médisances, de sorte qu'on la considère comme une courtisane, une espionne, une aventurière et une intrigante (I, 64-65). L'attitude de Sainville et celle du baron de Verceuil, ses amis intimes, surprend d'autant plus. Ayant lu son histoire et connaissant son cœur, Sainville considère néanmoins le rejet qu'elle lui témoigne comme le résultat de « craintes superstitieuses » (1798, III, 59) et le serment qu'elle a prononcé et dont elle a défendu le caractère sacré, comme le produit de « scrupules de délicatesse » (1798, I, 150). Pour sa part, le baron de Verceuil espère triompher de sa résolution de demeurer veuve en qualifiant sa détermination de « tristes chimères d'une imagination exaltée » (1798, III, 202) et en l'accusant d'être insensible : « le bonheur de votre amant ne devrait-il pas seul occuper votre cœur ! » (1798, tome 3, 203), s'exclame-t-il. En ne comptant ses sentiments pour rien et en lui représentant la conduite qu'il juge qu'elle devrait adopter, le baron em-

ploie une tactique d'intimidation qui n'est pas sans lui inspirer le doute, comme le laisse deviner la réflexion suivante de l'héroïne :

mais, si je m'abusais, s'il était vrai qu'une délicatesse outrée m'eût jusqu'ici fait prendre pour une vertu ce qui n'est qu'une bizarrerie... voilà cependant l'opinion d'un ami sage et éclairé !... je suis inconséquente et faible. (1798, III, 206)

Ce personnage ne peut compter que sur lui-même pour se conforter dans une résolution que tout le monde, y compris ses amis, n'hésitent pas à décrier.

La duchesse de la Vallière se heurte elle aussi à l'incompréhension de son amant pour qui l'idée de se réaliser autrement qu'à travers l'amour est inconcevable. Certain qu'elle a été conduite au couvent « malgré elle » (1804, I, 144), le Roi n'épargne aucun moyen pour l'y arracher et n'hésite pas à lui représenter que son refus de le suivre crée « une scène étrange » (1804, I, 145). Consciente que sa résistance qui sera divulguée dans tous les cercles de la société crée un précédent dangereux, elle sacrifie son désir de se consacrer à la religion pour s'immoler à la passion et « se laisse conduire comme une victime » (1804, tome 1, 149). Incompris, le désir de se retirer au couvent n'est pas respecté. Cette scène donne à voir l'impossibilité pour une femme de choisir sa destinée, ne serait-ce que celle de se consacrer à Dieu ! L'autorité royale et le pouvoir masculin priment sur le désir féminin, ce que le Roi n'hésite pas à rappeler à son amante :

Sachez qu'il n'est point d'asile sur la terre où vous puissiez vous soustraire à mon amour : vous m'avez donné le droit de vous poursuivre ; et fussiez-vous dans une autre partie du monde, je saurais vous y retrouver, vous enlever et vous ramener près de moi. [...] En dépit du sort, des événements et de votre volonté, ma mort seule pourra me séparer de vous. (1804, I, 257)

Huit ans plus tard, ne pouvant refuser l'« invitation réelle et pressante » du Ciel ni résister à l'« ordre positif » (1804, II, 155) qu'il lui fait sentir, la duchesse de la Vallière est remplie d'un « courage qui la surprenait » (1804, II, 159). Hostile à sa conduite qu'il considère comme un « désintéressement, une folie romanesque, un dégoût, une indolence ridicule et [...] une duperie » (1804, II, 13-14), son entourage ne lui apporte aucun soutien. Le roi éprouve pourtant « une espèce de ravissement inexprimable » (1804, II, 181) et s'exclame : « remplissez votre destin sublime ! » (1804, II, 184). Approuvé et encouragé par le mo-

narque le plus puissant, le projet de se suffire à soi-même connaît des conditions favorables dans ce roman postrévolutionnaire.

Dans *Inès de Castro* (1817), Mme de Genlis constate qu'en dépit des meilleures conditions, la femme qui réussit à s'accomplir et à oser décider de sa destinée n'échappe pas à la violence des hommes à qui les instruments du pouvoir continuent d'être dévolus. Inès de Castro, qui refuse de suivre son protecteur vers un asile sûr, choisit de mourir : « je n'ai point obéi aux volontés maternelles ; j'ai été indocile, téméraire, présomptueuse ; je serai punie, je m'y résigne » (1817, 137), déclare-t-elle. Fidèle à elle-même, elle va jusqu'au bout de la destinée qu'elle s'est tracée. Bien que toutes les conditions soient réunies pour favoriser une vie heureuse et comblée – la collaboration d'Alonzo, le soutien de dom Pèdre et le pardon du Roi –, Inès est victime de la méchanceté des hommes, à laquelle elle se soumet volontairement, choix héroïque qui a pour effet de dénoncer l'injustice qui empêche l'indépendance féminine et qui en décourage l'ambition. Sa mort confirme le rejet de toute femme forte, confiante et résolue à assumer sa vie sur la scène publique, ne serait-ce qu'en tant que muse du roi. L'expérience de la Révolution aurait-elle inspiré à Mme de Genlis un constat négatif sur la place des femmes dans la société ? Désillusionnée, elle voue son héroïne à la mort alors qu'une vingtaine d'années auparavant elle laissait deviner le rôle politique et social qu'elle envisageait pour les femmes dans *Les chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne* (1795) où figure une jeune souveraine. Malgré tout, il faut noter que les personnages féminins que met en scène Mme de Genlis exercent un ascendant moral sur leur entourage. En relatant par écrit, pour l'instruction de ses petites-filles, la séquestration qu'elle a soufferte, la duchesse de C*** initie sa postérité à sa conception de la vertu. Après avoir prononcé une dernière prière avant de mourir, Constance Clarendon fait l'objet d'un discours élogieux : « que sa résignation serve d'exemple et de modèle, qu'elle instruisse ses malheureux amis, et qu'elle leur apprenne à connaître tout le pouvoir de la vertu » (1798, III, 250-251), implore le baron de Verceuil. Pour sa part, prête à remplir sa vocation et à devenir carmélite, la duchesse de la Vallière obtient l'estime du Roi qui lui confie : « je n'ai su vous apprécier qu'au moment où je vous perds pour jamais ! » (1804, II, 184) Couronnée reine à sa mort, Inès de Castro est pour sa part immortalisée dans l'histoire du Portugal. En dépit des reculs que témoignent les derniers romans de Mme de Genlis, au sein desquels Lesley Walker discerne une « agentivité féminine grandement diminuée » (231), on conclut que la dé-

fense et l'illustration d'une vertu pour soi constitue un leitmotiv central de sa production romanesque.

Conclusion

Bien que Mme de Genlis fasse la promotion d'une éducation chrétienne, la notion de vertu qu'elle défend dans ses romans se fonde non pas sur des principes religieux ni moraux qui en feraient un instrument de contrôle et de répression des passions, mais est le produit de l'exercice d'un esprit critique. Certes, la valeur personnelle que les personnages féminins acquièrent les dispose à reproduire les schèmes de l'ordre établi, c'est-à-dire à résister à l'adultère, à se consacrer à Dieu, à demeurer veuve et à servir la gloire du Roi, mais ils agissent de leur plein gré pour satisfaire un idéal personnel plutôt que de se soumettre à un rapport de pouvoir. Mme de Genlis réussit à faire évoluer la notion de vertu vers une force libératrice. Elle profite des notions de cœur et de sensibilité, lieux communs du roman sentimental, pour proposer un traitement fort moderne de la notion de vertu qui dépasse le simple idéalisme moral. Par le biais de la fiction, cette femme de lettres remet en cause le bien-fondé du concept de complémentarité qui réduit les femmes à la passivité, qui donne à la vertu ce que Rotraud von Kulesa appelle un « caractère sexué » (2007, 135) et qui génère de nombreux préjugés sur les femmes en plus d'empêcher l'égalité. La fiction de Mme de Genlis prépare la voie aux écrits plus radicaux des femmes auteurs qui lui succèdent, telles que Mme de Staël et George Sand. L'étude des romans de Mme de Genlis, qui s'inscrit dans la réflexion actuelle sur ce que Didier Masseur appelle « les marges des Lumières » (2004), révèle des filiations susceptibles de modifier notre conception du champ littéraire de l'époque.

Notes

¹ Au sujet de l'avènement d'un lectorat féminin à l'époque des Lumières, voir Sgard.

² Michèle Weil rappelle la position délicate de Mme de Genlis durant la Révolution : « Les aristocrates qui fuient la France et se réfugient en Angleterre l'appellent la Jacobine, mais elle est condamnée comme émigrée par les révolutionnaires. » (199)

³ Écoutons un journaliste du *Mercur* (1806) : « Qu'est-ce qu'en effet qu'un roman historique ? C'est un ouvrage qui par le mélange continu du vrai et du faux confond toutes les idées, bouleverse toutes les notions que l'on pouvait avoir de l'histoire [...] C'est un livre où l'auteur se plaît à ensevelir la vérité au milieu des fables et à la confondre si bien avec elles qu'on ne puisse plus l'en distinguer. » (cité dans van Strien-Chardonneau, 69)

⁴ Madeleine van Strien-Chardonneau note les épithètes peu flatteuses de « Mère de l'Église » et d'« amazone chrétienne » que s'était attirées Mme de Genlis. (72)

⁵ Depuis 1966, date à laquelle Alice Laborde a publié *L'Œuvre de Mme de Genlis*, Gabriel de Broglie a publié *Madame de Genlis* (1985), Marie-Emmanuelle Plagnol, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIIIe siècle* (1997), Machteld De Poortere, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis* (2004), Bonnie Arden Robb, *Félicité de Genlis : Motherhood in the Margins* (2008) et François Bessire et Martine Reid ont dirigé *Madame de Genlis : littérature et éducation* (2008). Bien que le nombre d'études et d'articles sur Mme de Genlis augmente, la réception critique de cette femme polygraphe n'est pas comparable à celle d'autres femmes auteurs des Lumières.

⁶ On peut lire dans l'entrée « vertu » : « Lecteur, qui que tu sois, si tu as jamais goûté les attraits de la vertu, rentre un instant dans toi-même, sa définition est dans ton cœur. [...] Écoutez votre raison, livrez-vous à votre conscience. » (*Encyclopédie*, XVII, 176)

⁷ Rousseau estime que pour connaître le bonheur dans une société qui dénature l'individu, il importe de rentrer en soi : « la source du vrai bonheur est en nous » (1782, 45), affirme-t-il. La conscience d'exister qu'on ne peut connaître qu'à travers la solitude et la tranquillité forment selon lui la pierre angulaire du bonheur.

⁸ Elle tient le discours suivant : « Ô funeste enthousiasme qui m'a perdue !... ah ! qui doit compter assez sur son cœur pour oser ainsi disposer de son avenir ! ... et ne suffit-il pas de remplir les devoirs que la Providence nous impose, sans avoir l'imprudente présomption de nous en forger d'imaginaires, qu'on ne peut suivre qu'en gémissant, et qu'on ne saurait trahir sans honte ?...si du moins enchaînée par cet irrévocable vœu j'avais senti tout le danger de ma situation » (1798, II, 64). Elle se reproche la témérité de l'engagement qu'elle a pris et se repentit d'avoir fait preuve de vanité : « Une femme ordinaire ! ... elle eut senti sa faiblesse, je me suis aveuglée sur la mienne, j'ai pris orgueilleusement avec le ciel, avec les hommes, l'engagement solennel d'être plus constante, plus vertueuse qu'une autre. » (1798, III, 207)

⁹ Le désespoir s'empare de la duchesse de C*** après qu'elle a perdu la foi : « La raison m'abandonnant entièrement, j'accusai la Providence, je murmurai contre ses décrets éternels ; mon âme abattue, flétrie par la douleur, perdit sa force et ses principes, et je tombai dans le plus sombre et le plus funeste désespoir ». (1783, 62)

Ouvrages cités

Nadine Bérenguier, *Conduct Books for Girls in Enlightenment France*, Burlington, Ashgate, 2011.
Brigitta Berglund-Nilsson, « Mme Leprince de Beaumont, Mme d'Épinay, Mme de Genlis et l'éducation des filles au XVIIIe siècle », *Actes du 13e congrès des Romanistes scandinaves, Jyväskylä*, 1998, 61-69.

Isabelle Brouard-Arends, « Trajectoires de femmes, éthique et projet auctorial, Mme de Lambert, Mme d'Épinay, Mme de Genlis », *Dix-huitième siècle*, 36 (2004), 189-197.

Nicolas Brucker, « Éducation et religion dans l'œuvre de Mme de Genlis », dans François Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis : littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, 267-277.

Jean Le Rond d'Alembert et Denis Diderot, « Vertu », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une Société de gens de lettres ; mis en ordre et publié par M. Diderot et M. D'Alembert*, Neuchâtel, Samuel Faulche, 1765, XVII.

Machteld De Poortere, *Les idées philosophiques et littéraires de Mme de Staël et de Mme de Genlis*, New York, Peter Lang, 2004.

Caroline Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, marquise de Sillery, comtesse de Genlis, *Histoire intéressante de madame la duchesse de C****, Lausanne, Henri & Luc Vincent, 1783.

———, *Les chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne*, Paris, Lemierre, 1795.

———, *Les vœux téméraires ou l'enthousiasme*, Hambourg, [1798] 1799.

———, *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, Besançon, Métoyer, 1801.

———, *La duchesse de la Vallière*, Paris, Maradan, 1804.

———, *Inès de Castro*, Paris, Balland, [1817] 1985.

———, *Recueil d'anecdotes, bon mots, plaisanteries, pensées et maximes de la comtesse de Genlis précédé d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par cousin d'Avalon*, Paris, Librairie politique, 1820.

Claire Jaquier, « Farouches vertus. Peur et désir chez quelques héroïnes de roman au 18^e siècle », dans Jacques Berchtold et Michel Porret (dir.), *La Peur au 18^e siècle. Discours, représentations, pratiques*, Genève, Droz, 1994, 135-151.

Rotraud von Kulesa, « Vertu et sensibilité dans les romans de femmes », *Dix-huitième siècle*, 36 (2004), 211-222.

———, « Le code de la sensibilité et l'éducation morale chez les femmes éducatrices au XVIII^e siècle », dans Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, PU Rennes, 2007, 135-145.

Alice Laborde, *L'œuvre de Madame de Genlis*, Paris, A.-G. Nizet, 1966.

Marisa Linton, « Virtue rewarded? Women and the Politics of Virtue in 18th-Century France. Part II », *History of European Ideas*, 26 (2000), 51-65.

Didier Masseau, *Les ennemis des philosophes : l'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000.

——— (dir.), *Les marges des Lumières Françaises (1750-1789)*, Genève, Droz, 2004.

Francis Mathieu, « Mme de Lafayette et la condition humaine : lecture pascalienne de *La Princesse de Clèves* », *Cahiers du dix-septième : An Interdisciplinary Journal*, 12, 1 (2008), 61-85.

Robert Mauzi, « Bonheur et vertu », *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1965, 580-635.

Blaise Pascal, « Misère de l'homme », *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets, qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers*, Paris, G. Desprez, 1670, p. 197-216.

Madeleine Darsant de Puisieux, *Conseils à une amie dans Réflexions nouvelles sur les femmes*, Paris, Côté femmes, 1989.

Martine Reid, « Genlis dans le roman », dans Catherine Mariette-Clot et Damien Zanone (dir.), *La tradition des romans de femmes XVIII^e – XIX^e siècles*, Paris, Honoré Champion, 2012, 253-275.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, [1782] 1972.

Jean Sgard, « Collections pour dames », dans Catherine Mariette-Clot et Damien Zanon (dir.), *La Tradition des romans de femmes XVIIIe –XIXe siècles*, Paris, Champion, 2012, 19-29.

Madeleine van Strien-Chardonneau, « Mme de Genlis et le roman historique », dans Sjef Houppermans, Paul J. Smith et Madeleine van Strien-Chardonneau (dir.), *Histoire jeu science dans l'aire de la littérature*, Amsterdam, Rodopi, 2000, 66-79.

Mary Trouille, « Buried Alive: Genlis's Gothic Tale of Marital Violence in *Histoire de la duchesse de C**** », *Wife-Abuse in Eighteenth-Century France*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009 : 001, 243-273.

Alain Viala, *La France galante*, Paris, PUF, 2008.

Lesley H. Walker, « Producing Feminine Virtue: Strategies of Terror in Writings by Madame de Genlis », *Tulsa Studies in Women's Literature*, 23 (2004), 213-236.

Michèle Weil, « Mme de Genlis épistolière : lettres d'une femme de lettres ou vers une poétique de la lettre féminine ou l'être en lettres », dans Marie-France Silver et Marie-Laure Girou Swiderski (dir.), *Femmes en toutes lettres: les épistoliers du XVIIIe siècle*, Oxford, SVEC, 2000 : 004, 193-210.